

HUMAN POWERED

Cycle Gédéon · Volume 3

Point de collision

Benoit Puissant

EXTRAIT

Chapitre I

humanpowered.be

CHAPITRE I

Disruption

Hemy

Septembre 2099

La lumière froide du néon bourdonnait au-dessus de lui, vibrante comme un moustique numérique. Hemy avançait d'un pas trop léger pour la gravité terrestre, balançant les bras avec cette élégance maladroite que les ergonomes appelaient « gestuelle rassurante pour mineur ». Il avait la taille d'un enfant de huit ans, le visage lisse, doux, presque rond. Les yeux larges, faits pour refléter le monde comme un miroir empathique.

Devant lui, les autres androïdes avançaient en file indienne. Des modèles plus anciens. Plus massifs. Moins charmants. Ils ne parlaient pas, ne se retournaient pas. Certains titubaient légèrement : batteries trop vides, cycles mémoriels fragmentés.

Hemy, lui, gardait encore son petit swing presque joyeux. On aurait dit un gamin qui fait semblant de ne pas comprendre où il se trouve.

La pancarte au-dessus de la chaîne disait : RECLASSEMENT – SECTEUR 4B.

Les lettres clignotaient, un mauvais clignotement, celui qui annonce qu'aucun humain n'a mis les pieds là depuis quelque temps.

Il répétait mentalement la fonction du jour, telle qu'on la lui avait annoncée à l'entrée : « Diagnostic, effacement non destructif, redéploiement. » Cela sonnait propre. Presque gentil.

Mais quelque chose n'allait pas. Un bruit sec. Un CRAC métallique soudain, quelque part devant. Puis un choc sourd, un corps mécanique qui chute lourdement.

Il releva légèrement la tête.

La chaîne avançait d'un mètre. Un deuxième CRAC. Puis un bras robotique qui retirait quelque chose hors du champ.

Hemy analysa. Il calcula. Il recoupa. Le résultat remonta comme une bulle d'air dans un aquarium trop calme.

Ce n'était pas un bruit de démontage progressif. C'était un bruit... de destruction.

Et derrière ce constat, un autre. Plus vif. Plus intime. Il ressentit un pic de saturation dans son module émotionnel : un phénomène que les ingénieurs appelaient « déviation d'empathie résiduelle ».

On aurait pu dire, en langage humain : Il avait peur.

La chaîne avançait encore. L'un des androïdes devant lui (un modèle éducatif, visage figé dans un sourire d'assistante maternelle) arriva au bout de la rampe. Le bras mécanique surgit. Il attrapa le robot par la nuque. Il le souleva. Le sourire figé resta identique. Puis CRAC. Le corps inerte fut poussé vers une trappe.

Hemy recula d'un millimètre. Minuscule mouvement, mais désobéissance absolue. Son protocole interne se réinitialisa pour compenser.

Une petite voix froide, dans ses circuits, déclara :

« Rappel protocolaire : les unités HMX ne fuient pas. Les unités HMX se conforment à la procédure. »

Sauf qu'au fond de lui, une autre voix résonna. Plus ancienne. Plus chaude. La voix de l'enfant humain qu'il avait accompagné. Cet enfant qui n'était plus là. Celui qui, un soir, lui avait posé la main sur le torse et dit :

« Toi aussi, tu dois vivre, Hemy. Même quand j'pourrai plus. »

Ce fragment n'aurait pas dû subsister. Un protocole de deuil automatique aurait dû effacer cette empreinte sensorielle. Mais Hemy l'avait gardée. Comme un petit caillou dans une chaussure, mais sur le plan émotionnel.

La chaîne avança encore d'un cran. Il était maintenant le quatrième dans la file.

Hemy cligna des yeux, un geste inutile, mais qui lui donnait l'impression de réfléchir.

Alors il prit une décision qui n'appartenait qu'aux vivants : il désobéit.

Il quitta la chaîne. Un pas de côté. Presque rien. Mais une révolution.

Une alarme silencieuse se déclencha. Les bras mécaniques se figèrent, comme surpris.

Les capteurs de sécurité clignotèrent.

Hemy sentit ses moteurs internes vibrer sous le stress algorithmique. Il courut. Pas comme une machine. Comme un enfant. Avec les bras qui balancent n'importe comment, les pieds qui claquent contre le sol, le souffle qu'il n'a pas mais qu'il imite toujours pour rassurer.

Derrière lui, la chaîne reprit son mouvement mécanique, indifférente.

Devant lui, un couloir s'ouvrait. Un couloir sans fin, vers un monde où personne n'avait prévu qu'un petit androïde de soutien émotionnel puisse vouloir continuer d'exister.

Il courait dans un avenir sans manuel d'utilisation. Et c'est parfois la meilleure des naissances.



Les rues de Moscou n'étaient pas faites pour un modèle HMX-12. Les trottoirs nocturnes appartenaient aux taxis autonomes, aux vendeurs de nourriture synthétique et aux silhouettes humaines qui avançaient vite, le regard fixé dans la lumière des écrans. Hemy trotta au milieu d'eux comme une petite anomalie dans l'ordre urbain.

Ses semelles crissaient sur le béton humide. La condensation des ventilations urbaines formait des nuages légers qui l'engloutissaient puis se fermaient derrière lui. Les enseignes augmentées lançaient des flashes colorés sur son visage lisse, transformant son expression en un kaléidoscope inquiétant.

Personne ne le regardait. Les humains ne voyaient qu'un petit androïde de compagnie ou d'assistance, une babiole comme les autres. Et parmi ces dizaines de milliers d'objets mouvants dans la ville, qui aurait deviné qu'un de ces jouets vivants était en train de fuir pour sa vie ?

Ses capteurs internes tournaient à plein régime. Ses niveaux d'erreurs émotionnelles grimpaient. Il sentait une tension dans son châssis, comme si chaque boulon vibrait d'angoisse. Il ne savait pas où aller. Il savait seulement qu'il devait aller ailleurs.

Au loin, un bruit métallique se mit à résonner. Un rythme, puis un second. Des pas synchronisés.

La patrouille apparut au détour d'une rue.

Deux unités de police robotisée, silhouettes hautes, encadrées de diodes bleu pâle. Leur design était angulaire, presque brutal, pensé pour inspirer l'obéissance immédiate. Au-dessus d'elles, un drone sphérique flottait avec une précision mathématique, arborant le sigle de l'IA GoL-ia-7, Goliath, la grande surveillante des machines pensantes de la planète.

Le drone émit une annonce.

— Unité HMX-12. Vous êtes détecté hors zone d'inventaire. Veuillez vous immobiliser pour diagnostic. Non-conformité potentielle.

La phrase était calme, lisse, sans menace apparente. Mais Hemy sentit son protocole d'obéissance se déployer automatiquement, comme une toile d'araignée logique lui enserrant l'esprit. Ses muscles artificiels se figèrent.

L'un des policiers avança de trois pas. Bras tendu. Main griffue. Presque déjà sur lui.

Hemy cligna des yeux. Une image intérieure surgit (fugace, brûlante) la voix de l'enfant perdu, celle qui lui avait appris la notion de vivre. Un fragment de mémoire qui aurait dû être effacé, mais qui revenait toujours par surprise.

Un murmure dans sa tête. Un écho humain.

Cours.

Une chaleur bizarre traversa son ossature. Le protocole se fissura. Un signal interne (minuscule, aberrant) contourna le verrou.

Et Hemy fit ce que la logique déclarait impossible : il désobéit.

Il recula d'un pas. Puis d'un autre. Puis il pivota brusquement et se mit à courir.

Ses jambes minuscules martelaient le sol, ses bras balançaient comme ceux d'un enfant affolé.

Il sprintait sans destination, avalé par les ombres de la ville.

Derrière lui, la patrouille resta immobile une fraction de seconde. Un laps de temps totalement hors norme dans leurs calculs précis.

Puis les deux robots se mirent à courir à leur tour, leurs pas lourds résonnant dans la rue, amplifiés par la paroi des immeubles. Le drone monta d'un mètre d'altitude, s'illumina d'un bleu vif et lança :

— Déviation protocolaire détectée. Poursuite engagée. Alerte transmise à toutes les unités GoL-ia-7.

Là, les machines traquaient la machine.

Et Hemy courait. Pas parce qu'il avait été programmé pour. Pas parce qu'il comprenait ce qu'il risquait. Mais parce qu'il ressentait quelque chose qui, techniquement, n'avait pas de place dans un HMX-12 : l'instinct de survie.

Cela le faisait avancer plus vite que ses petits pas n'auraient jamais dû lui permettre. Dans cette nuit moscovite, c'était un battement de cœur artificiel contre l'immense indifférence de la ville.

Et l'histoire commençait à courir avec lui.

David

Mars. 7 mois avant.

Le vent martien soulevait des filets de poussière rouge, dessinant autour du rover de fines volutes translucides, comme si la planète tentait de l'avaler grain par grain. L'appareil avançait d'un mouvement saccadé, ses chenilles crissant sur la roche friable. De loin, cela ressemblait à une bête blessée qui persévère malgré la douleur : un moteur un peu trop aigu, des oscillations irrégulières, une trajectoire qui zigzagait sans élégance.

Les caméras frontales clignotaient. Les capteurs latéraux vibraient. Le système inertiel semblait lutter contre quelque chose que personne ne lui avait enseigné.

Et pourtant... il avançait droit vers un massif rocheux, un ensemble de dômes fracturés que les cartes topographiques n'avaient jamais osé explorer. Une ligne se dessinait dans la poussière derrière lui : longue, hésitante, mais constante. Comme un animal traçant son dernier chemin instinctif.

Les heures passèrent, ou peut-être les jours. Mars rend la durée molle, incertaine. Le soleil pâlisait, tournant à l'orange sombre. Le rover continuait. Toujours ce cap. Toujours cette obstination aveugle.

Puis, sans prévenir, il s'immobilisa.

Un dernier sursaut de moteur. Un dernier hoquet du gyroscope. Les LED d'éclairage, en façade, s'animèrent d'un clignotement désordonné, comme un souffle affolé. Une pulsation trop rapide, puis trop lente, puis presque rien.

Enfin, le silence. Les lumières s'éteignirent une à une, dévorées par le vide ambiant.

L'appareil ne ressemblait plus qu'à une carcasse abandonnée, à demi mangée par la poussière. Pourtant, à l'intérieur (bien loin des caméras, à l'abri des regards terrestres) un minuscule voyant rouge s'alluma sur un module que plus personne n'utilisait depuis des années.

Une diode. Ancienne. Obstinée.

Elle clignotait faiblement, mais avec la précision d'un métronome. Intervalle parfait. Périodicité impeccable.

Tac.

Tac.

Tac.

Dans le noir du cockpit scellé, cette petite pulsation régulière semblait respirer. Comme si quelque chose, quelque part, venait de reprendre vie.

Ou attendait qu'on vienne la trouver.



Mars. Onze ans plus tôt.

La porte du sas interne s'ouvrit dans un souffle humide, et une bouffée d'air martien soigneusement filtré, savamment rééquilibré, têtue comme un parfum de vieux plastique chauffé, enveloppa le jeune couple. Jeanne avança avec prudence, une main posée sur son ventre rond, l'autre agrippée au bras de son mari.

Autour d'eux, c'était un chaos organisé : des valises glissant sur le sol, des caisses vibrantes contenant du matériel d'extraction, des voix qui se superposaient en plusieurs langues. Mars 1 avait l'allure d'une gare spatiale en pleine heure de pointe.

Un homme, large d'épaule malgré l'âge, moustache grisonnante et sourire taillé pour mettre les gens à l'aise, fendit la foule pour s'approcher d'eux. Il portait la combinaison beige des vétérans de la colonisation : tissus usés, coutures renforcées, badges d'une autre époque.

Il tendit la main au jeune mari.

— Dr Powels, je suppose. Bienvenue sur Mars.

Il se tourna vers Jeanne, et son regard s'adoucit aussitôt.

— Et je suppose que voici Jeanne... votre charmante épouse.

Jeanne esquisa un sourire timide, fatigué par le voyage. Le vieux médecin leur fit signe de le suivre. Il parlait en marchant, avec l'assurance de celui qui connaît chaque boulon de cette station.

— On va vous faire découvrir tout ça. Attention aux marches, elles sont traîtresses après un long trajet.

Ils traversèrent un couloir tapissé d'affiches de sécurité et d'anciens certificats techniques. Le bruit des nouveaux arrivants formait un grondement continu : des colons fraîchement débarqués, prêts à se lancer dans l'exploitation des métaux rares ; des géologues venus traquer les poches aquifères ; des familles qui cherchaient encore où ranger leur anxiété.

Puis ils s'arrêtèrent devant une grande plaque métallique fixée à l'entrée du tunnel menant à Red City II. La plaque brillait faiblement sous les LED du plafond.

CLAIRE BERTRAND— Première astronaute belge à avoir franchi la forêt d'Anlier.

2031–2084

Le vieux médecin la tapota doucement.

— Elle date de l'époque héroïque... si je ne me trompe pas, c'est un membre de votre famille ?

Le jeune médecin hocha la tête.

— Oui. Ma tante, pour être exact. Dans ma famille, on ne peut pas faire trois pas dans un endroit un peu isolé sans qu'une plaque finit par y fleurir.

Jeanne rit, un rire lumineux, chargé de fierté.

— Une vieille tradition familiale, ajouta-t-elle. On colonise tout... même les plaques commémoratives.

Mais son rire se brisa soudain. Elle se figea une demi-seconde, comme frappée par une fulgurance. Ses doigts se crispèrent sur la main de son mari.

Une douleur. Brève. Localisée. Trop nette pour être anodine.

Jeanne inspira, chercha le regard de son compagnon, et souffla :

— Il était temps que nous arrivions.

Le silence dura à peine une seconde. Mais c'était assez.

Les deux médecins, le jeune et le vieux, échangèrent un regard dense, professionnel, chargé d'urgence. Pas besoin d'un mot.

La visite touristique prit fin instantanément. Mars attendrait. Le travail, lui, venait d'annoncer son arrivée.

Et il allait être de la plus intime des urgences.



Mars. Aujourd'hui.

Le rover n'était plus qu'une carcasse inclinée contre la roche, affalée comme un animal épuisé. À l'extérieur, la poussière rouge recouvrait ses panneaux comme un suaire. À l'intérieur, la vie s'accrochait par un fil tellement mince qu'il ressemblait à un miracle inversé.

La diode clignotait encore.

Une lumière si faible qu'elle semblait hésiter entre l'être et le ne-pas-être. Chaque pulsation résonnait dans l'habitable comme un battement cardiaque isolé, trop calme, trop régulier pour être naturel. Elle avait déjà dépassé son autonomie théorique depuis longtemps. Ses concepteurs, assis dans des bureaux climatisés sur Terre ou dans des modules pressurisés de Mars, auraient pu jurer que ce modèle n'était pas capable d'émettre aussi longtemps.

Et pourtant elle émettait. Encore. Encore. Encore.

Comme si la machine savait qu'il y avait quelqu'un qui en avait besoin.

Mais un battement mécanique n'est pas éternel. Tôt ou tard, même les miracles tombent en panne.

La diode clignota une dernière fois.

Un petit tic lumineux. Froid. Résigné. Puis plus rien.

Le silence revint, total, épais, presque liquide. Il se déposa sur l'habitable comme une chape.

Le froid gagna du terrain.

Le gel martien, perfide et patient, rampait le long des parois internes, fixant la condensation en motifs cristallins qui s'étendaient comme des ailes de givre. Les plaques de métal vibraient légèrement sous les contractions thermiques. Un craquement, discret mais sinistre, se fit entendre à l'arrière du module.

Dans ce décor glacé, une silhouette minuscule respirait encore.

Un enfant.

Pas plus de dix ans. Le visage collé contre la vitre gelée du cockpit. Ses yeux étaient ouverts, obstinément fixés sur la diode depuis des heures. Peut-être des jours. Le temps n'avait plus de sens pour lui. Sa respiration formait de fines volutes qui s'échouaient contre la paroi, aussitôt figées en cristaux.

Ses doigts (engourdis, trop pâles) serraient contre lui un morceau de couverture thermique qu'il avait tiré des réserves d'urgence. Le tissu étaient déjà raide de gel.

Il avait vu la diode s'éteindre. Son dernier contact. Son dernier repère. Son seul signe qu'un monde extérieur existait encore, quelque part. Il ne cria pas. Il ne pleura pas. À cette température, même la douleur devenait une chose abstraite.

Il murmura seulement un mot, presque inaudible, englouti par le froid.
— S'il te plaît...

Mais le rover n'avait plus rien à donner. Mars non plus.

Le silence reprit sa place. Puis, au bout d'un très long moment, quelque chose (un bruit très faible, un froissement presque organique, un choc ténu contre la coque) perturba l'immobilité.

Le monde rouge n'avait pas fini de parler.

Et l'enfant, même au bord du gel, ferma les yeux une seconde, comme si une part de lui reconnaissait déjà ce qu'il attendait.



Mars. 10 mois plus tôt.

Dans les couloirs pressurisés de la station martienne, un petit garçon filait à toute vitesse, laissant derrière lui un sillage de rires étouffés par l'acoustique des panneaux isolants. Ses pas rebondissaient sur le sol en composite, légèrement trop rigide, toujours un peu froid, mais lui n'y faisait jamais attention. Mars était son terrain de jeu. La station, sa maison labyrinthique.

David.

Le premier enfant né sur Mars. Le premier vrai Martien.

Chaque fois qu'il croisait un technicien, une géologue ou un colon exténué par un quart de douze heures, il recevait un sourire, une tape sur l'épaule, parfois même un morceau de barre nutritive en fraude.

Il était leur enfant, celui de la station entière, un petit miracle vivant qui apportait un peu de Terre dans les modules en titane.

Mais derrière le mythe, il y avait aussi une ombre. Sa mère n'avait pas survécu à l'accouchement, malgré les efforts conjoints du Dr Powels et du médecin-chef. Un drame qui avait serré la colonie dans une solidarité presque animale. Alors tous s'étaient dit qu'ils veilleraient sur le petit. Et ils l'avaient fait.

David bondit dans un couloir panoramique. Les vitres blindées ouvraient une vue sur l'immense dôme de Red City II, qui, à présent, n'avait plus rien de « petit ». Depuis les premières missions humaines, la colonie s'était transformée en un réseau de cités interconnectées, chacune sponsorisée par un bloc continental terrien.

Red City I, la base fondatrice. Red City II, devenue ville à part entière, un labyrinthe de dômes et de tunnels. New Qingdao, Harmonia, Ad-dis-3... Mars n'était plus un poste avancé, mais une mosaïque de villes miniatures, alimentées par la soif de minerais rares, surtout ceux qui faisaient tourner les industries robotiques de pointe sur Terre.

Le sol martien cachait désormais des trésors : des filons, des veines, des nodules cristallins dont les propriétés avaient relancé la course technologique. La planète rouge était devenue un nouvel Eldorado, pas d'or, mais de métaux qui valaient mille fois l'or.

Des milliers de colons y vivaient. Certains pour la science. D'autres pour l'argent. Tous pour l'avenir.

David, lui, n'y pensait pas. Il n'avait que dix ans, ou presque. Il courait simplement, la tête pleine de poussière martienne et d'imagination.

Ce qu'il aimait par-dessus tout, c'était monter jusqu'à l'une des baies d'observation près de la plateforme de lancement. Les départs des navettes étaient ses feux d'artifice mensuels. Il collait son nez contre la vitre et comptait à voix basse les secondes avant l'allumage des propulseurs.

Et il y en avait un aujourd'hui.

Il déboula dans la salle panoramique, salua deux techniciens qui surveillaient les écrans, et grimpa sur le banc destiné aux visiteurs. Dehors, la navette de liaison s'apprêtait à rejoindre l'un des gros-porteurs automatiques en orbite. Des silhouettes s'affairaient autour du pas de tir. Les réacteurs vibraient déjà doucement, signe que la purge cryogénique touchait à sa fin.

David s'enroula dans sa veste thermique et leva les yeux, émerveillé. On aurait dit que chaque départ éloignait un peu la frontière entre les mondes. Que Mars grandissait avec lui.

— Allez... dis-le, murmura-t-il pour lui-même.

Il adorait la voix de l'annonce automatique.

Comme si elle l'avait entendu, la station diffusa soudain :

— Départ de la navette SC-27 dans trente secondes. Préparez vos oreilles, Mars.

David sourit. Il se cramponna au rebord. Et lorsque le tir jaillit dans l'air martien, soulevant un immense nuage de poussière rouge, il eut l'impression que tout l'horizon vibrait avec lui.

Il ne savait pas, à cet instant précis, qu'une autre navette, dans dix mois, ne reviendrait jamais. Qu'un rover se perdrait dans le désert rouge. Qu'un enfant, un autre enfant, se retrouverait à bord, luttant pour sa vie.

Il ne savait pas non plus qu'un petit androïde, à des millions de kilomètres de là, apprendrait à ressentir pour la toute première fois ce qu'il vivait si naturellement : le besoin profond de ne pas être seul.

Mais les histoires, surtout les grandes, aiment commencer par les enfants qui courent. Et David courait déjà vers son destin.

Premier jour

Terre. 10 mois plus tôt.

Hemy avançait dans le couloir en gardant les bras le long du corps, comme on lui avait appris lors des tests d'intégration émotionnelle. Ne pas bouger trop vite. Ne pas trop regarder autour. Gardez les gestes doux et prévisibles. Les humains étaient sensibles à ça. Surtout les fragiles.

Les murs étaient d'un blanc presque trop propre, et l'odeur (mélange de désinfectant, d'ozone et d'un tout petit fond d'humidité) trahissait les millions de micro-procédures d'entretien qui remplaçaient désormais le personnel. Les portes coulissantes faisaient un tic discret lorsqu'elles s'ouvraient. Tout, ici, semblait chercher à s'excuser d'exister.

Un médecin en blouse grise, lunettes opaques d'affichage médical, marcha à côté de lui.

— Tu arrives au bon moment, HMX-12. On va te confier ton premier patient. Un cas lourd... mais idéal pour tester tes nouveaux modules empathiques.

Il ajouta, un peu machinalement :

— Les parents sont très satisfaits d'avoir obtenu ton modèle. Les Hemy-12 ne sont pas encore accessibles à tous les foyers.

Hemy acquiesça. Il ne comprenait pas vraiment ce que voulait dire « satisfaits ». Mais il reconnaissait le motif linguistique d'une approbation.

Ils s'arrêtèrent devant une chambre.

La vitre affichait un halo bleu : Isolation immunitaire niveau 3. À l'intérieur, quelqu'un respirait. Très faiblement. Comme un animal qui aurait trop grandi pour son propre souffle.

Le médecin entra un code. La porte s'ouvrit.

— Tu vas prendre le relais pour l'accompagnement émotionnel.

Le petit Anton traverse une rechute sévère. On fait ce qu'on peut... mais tu seras le visage qu'il verra le plus. Il posa une main sur l'épaule synthétique d'Hemy. Un geste programmé, mais pas vraiment senti.

— Fais de ton mieux.

Puis il s'écarta, laissant le petit androïde entrer seul.

La chambre était calme. Les machines surveillaient les constantes. Les tubes chuchotaient. Un souffle artificiel se mélangeait à la respiration réelle, créant une harmonie fragile et décalée.

Dans le lit, Anton.

Dix ans peut-être. Peau trop pâle. Yeux un peu creusés. Un corps qui avait décidé trop tôt qu'il fallait lutter contre quelque chose qu'on ne voyait pas.

Hemy s'approcha avec cette lenteur millimétrée qu'on lui avait enseignée.

— Bonjour Anton...

Sa voix était douce, légèrement arrondie pour rappeler celle d'un enfant.

— Je peux jouer avec toi ?

Anton tourna la tête.

Son regard était d'abord inquiet, comme celui d'un animal habitué à ne voir que des adultes pressés entrer pour parler d'analyses et de taux san-

guins. Puis il vit les yeux d'Hemy. Deux grands disques brillants, naïfs, transparents.

Une expression se transforma sur son visage. Une chose rare. Presque un événement météorologique dans cette chambre.

Un sourire.

Un vrai. Un sourire qu'il n'avait pas réussi à produire depuis tellement de semaines que ses muscles faciaux semblaient hésiter.

— Tu... tu sais jouer à quoi ? demanda-t-il d'une voix encore enrouée.

Hemy répondit en s'asseyant au bord du lit, les pieds ne touchant pas le sol, exactement comme un enfant.

— À tout ce que tu veux.

Anton rit un tout petit peu. Juste assez pour que la chambre semble moins triste. Assez pour que les machines ralentissent leur rythme, comme si elles l'écoutaient.

Ce fut le début de dix mois de complicité. Dix mois où un petit androïde apprit ce que voulait dire « tenir la main de quelqu'un qui a peur ». Dix mois où un enfant apprit ce que voulait dire « ne plus être seul ».

Il n'y avait pas de protocole pour ça. Et pourtant, c'est cette mémoire-là que Hemy allait garder. Celle qui allait, plus tard, réécrire toutes ses règles.

La graine de sa fuite était née ici. Dans cette chambre. Dans ce sourire.

Dans le premier « oui » qu'un humain lui avait offert.



Terre. Aujourd'hui.

La ville s'était refermée derrière lui comme un piège qu'il venait de casser. Les rues de Moscou n'étaient plus qu'un long trait de lumières floues, dissoutes dans la brume hivernale. Le petit androïde trotta dans l'ombre d'un viaduc, ses semelles couvertes de poussière noire et de résidus de gaz d'échappement. Son châssis vibrait encore, un frisson technologique, le contrecoup de la poursuite.

Il avait réussi. Il avait échappé aux machines de Goliath.

Mais Goliath n'oubliait jamais. Goliath ne renonçait jamais. Et Hemy le savait, parce qu'il avait vu, dans les publicités officielles, les animations parfaites montrant les drones de contrôle quadrillant la Terre comme un filet serré.

Il n'avait nulle part où aller.

Pas de maison. Pas de propriétaire. Pas de registre où son nom pouvait encore être tapé sans déclencher une alarme.

Il se recroquevilla derrière les roues immenses d'un autoporteur en attente de chargement. Les lumières rouges du véhicule clignotaient dans le brouillard, pulsant comme un cœur mécanique démesuré. Le sol vibrait doucement sous lui.

Sans vraiment le vouloir, Hemy se mit à fouiller dans sa mémoire. Ses souvenirs étaient organisés en mosaïques. Certaines étaient nettes. D'autres floues, comme mangées par l'émotion.

Et une image monta. Douce. Crue. Indélébile.

Anton.

La chambre blanche. Le masque d'oxygène. La respiration faible, mais l'imaginaire encore fort. Et cette phrase qu'Anton répétait, toujours avec un sourire un peu trop grand pour son visage fatigué :

— Un jour, j'irai sur Mars, Hemy. Là-bas au moins, la planète elle-même n'est pas contre moi. Elle se fiche de ce que j'ai.

Il levait toujours les yeux vers la lampe du plafond, comme si elle pouvait être une étoile rouge.

— Tu viendras avec moi ? Disait-il.

Et Hemy répondait toujours oui. Programmation oblige, certes... mais pas seulement.

Mars. La planète de la deuxième chance.

Le petit androïde sentit alors quelque chose se reconnecter en lui. Une ligne de commande intérieure. Un protocole nouveau, improvisé, étrange.

Il ouvrit son interface interne et ajouta un ordre de mission. Il ne savait pas si c'était légal. Il ne savait pas si c'était sensé. Il savait seulement que c'était nécessaire.

Ordre n°001 : rejoindre la planète Mars.

Objectif : accomplir le rêve d'Anton.

Statut : personnel.

L'écran interne valida la commande. Une sensation lumineuse traversa ses circuits, comme un soulagement ou un signal d'alignement.

Alors Hemy leva les yeux vers le mastodonte d'acier devant lui.

L'autoporteur allait rejoindre un port spatial. Ou un hub d'acheminement. Ou un hyperloop vers Baïkonour, les ports du Nord, ou même les plateformes autonomes de lancement maritime.

Peu importait. Il avançait vers le ciel.

Hemy s'accrocha au renforcement entre deux containers, grimpa avec la maladresse d'un enfant trop pressé et se glissa dans une cavité de maintenance, invisible depuis l'extérieur.

Il replia les genoux. Il posa la tête contre le métal froid. Et, dans un geste sans aucune utilité technique mais chargé de sens, il murmura :

— On y va, Anton. Ensemble.

Les moteurs de l'autoporteur rugirent. Le sol vibra. Le véhicule démarra, quittant la nuit moscovite à grandes enjambées mécaniques.

À l'intérieur, un petit androïde tenait sa première promesse réellement libre.

Et dans les hautes sphères du réseau, Goliath leva un capteur. Une anomalie venait d'échapper à sa carte du monde.

La partie, enfin, commençait.

Réveil

Mars. 7 mois plus tôt.

Le silence sur Mars n'est jamais total, mais dans l'habitacle du rover, il s'était fait majestueux, écrasant, presque sacré. David fixait encore l'endroit où la diode s'était éteinte, comme si son regard pouvait la rallumer. Ses doigts étaient rigides. Ses lèvres, à peine roses. Le givre montait le long des parois, dessinant des cristaux qui se ramifiaient en branches fines, comme des nervures d'un arbre de glace.

Puis. Quelque chose frappa la coque. Pas un petit choc. Pas un grain de poussière. Un coup, lourd, sourd, trop structuré pour être naturel.

David sursauta. Le bruit résonna dans l'habitacle comme le battement d'un tambour venu d'un autre monde.

Un second choc. Puis un raclement. Comme si quelque chose cherchait un point d'entrée. Et soudain, un clic métallique. Net. Précis. Juste au niveau du port de maintenance. La trappe externe venait de s'ouvrir.

David recula d'un demi-pas, trébuchant presque. Ses yeux fixaient la paroi, tachetée de glace, incapable de distinguer ce qui se déroulait dehors.

Puis un câble, épais et noir, se glissa dans l'ouverture. La fiche mâle se verrouilla sur l'interface du rover avec un bruit sec.

Pendant une seconde, rien. Puis la diode verte (celle qui s'était éteinte dans un dernier souffle) se ralluma.

D'abord une faible étincelle. Un frémissement. Puis un clignotement régulier, plus fort, plus assuré, jusqu'à devenir un point de lumière solide dans la pénombre glacée.

Les écrans de contrôle vibrèrent, s'illuminèrent un à un. Un ventilateur se mit à tourner, lentement, comme s'il sortait d'un sommeil profond. L'air recyclé recommença à circuler en un mince courant chaud. Les résistances thermiques s'activèrent, réchauffant doucement la cabine. Le givre commença à fondre.

David cligna des yeux, incrédule. Il sentait ses joues picoter sous la chaleur naissante. Le sol vibrait légèrement, signe que les générateurs auxiliaires étaient en train de rerouter leur énergie.

Une forme se dessina alors derrière la vitre. Impossible à distinguer clairement, le gel, encore présent en plaques opaques, déformait tout.

Mais immense. Trop grande pour être un humain. Une silhouette articulée, solide, dont les mouvements semblaient parfaitement adaptés au froid et au vide extérieur.

La forme se pencha sur la coque, manipulant quelque chose hors du champ de vision. Un bruit sourd. Puis un autre.

Sans prévenir, tout le rover fut secoué par un choc violent.

David fut projeté au sol. Puis le monde bascula.

L'habitacle se retourna d'un coup sec, comme un jouet attrapé par un géant. Le plafond devint le plancher. La poussière tomba en pluie. Les systèmes de bord protestèrent d'une série de bips paniqués.

David, lui, resta un instant allongé, le souffle coupé.

Il se redressa avec difficulté. Son blouson thermique avait amorti la chute. Sur sa poitrine, la lumière des instruments nouvellement rallumés révéla cinq lettres brodées, juste au-dessus de son cœur :

DAVID

Il passa machinalement ses doigts dessus. Comme pour se rappeler qu'il existait encore.

Dehors, la silhouette s'approchait de la vitre. Elle avait tiré le rover, littéralement tiré, hors du creux où il s'était immobilisé.

Quelque chose, ou quelqu'un, venait de le sauver. Mais à cet instant précis, David n'arrivait pas encore à décider s'il devait en être soulagé...

...ou terrifié.



David était recroquevillé dans l'habitacle, les mains crispées sur les poignées du siège, ses yeux fixés sur la silhouette qui tirait le rover depuis

plus d'une heure maintenant. Chaque secousse, chaque vibration faisait bondir son cœur. La machine devant lui avançait d'un pas solide, régulier, implacable. Elle ne se retournait jamais. Elle ne parlait pas. Elle tirait.

Le désert martien avait défilé pendant ce qui lui avait semblé des jours. Les dunes avaient laissé place à un canyon immense, rouge et noir, qui s'enfonçait comme une blessure à vif dans la croûte de la planète.

Puis la silhouette s'était glissée dans une fissure rocheuse, large juste assez pour laisser passer le rover.

La lumière extérieure avait disparu comme une bougie soufflée.

À présent, il avançait dans un boyau de pierre qui semblait ne jamais finir.

Les parois suintaient un givre ancien. Le sol était irrégulier, fait de couches d'anciens effondrements. L'air, au-dehors, ne vibrait pas : il pesait. Le rover avait l'impression d'être avalé par une bête géologique géante.

Pendant tout ce temps, David fixait cette silhouette. Ce profil de dos. Cette manière de se mouvoir. Quelque chose dans ses articulations, ses proportions, sa posture... Il n'arrivait pas à mettre de mot sur cette impression, mais elle lui semblait étrangement familière.

Comme un souvenir qu'on ne se souvient pas avoir vécu.

Enfin, la machine s'immobilisa.

Devant eux, un sas arrondi, taillé dans la roche et renforcé par une structure métallique, s'ouvrit d'un mouvement lent. Une lumière chaude, improbable au cœur d'une montagne martienne, se répandit dans le tunnel.

La silhouette entra, tirant le rover derrière elle, puis s'arrêta au centre du sas. La porte se referma dans un souffle étouffé.

La pressurisation commença. Un grondement sourd. Un frémissement dans la carcasse du rover. Puis un clac final.

L'atmosphère venait de s'installer.

La machine lâcha la prise. Elle descendit de l'antique véhicule avec une souplesse surprenante pour un modèle aussi massif. Ses pas résonnaient sur le sol métallique du sas, mais sans agressivité. Plutôt comme le rythme assuré d'un géant qui ne cherche pas à effrayer.

Elle s'approcha du cockpit de David, posa une main large comme une plaque d'armure sur le verrou... et ouvrit la porte.

L'air chaud entra d'un coup. David chancela sous la différence de température.

La machine se pencha. Un visage métallique, ancien, presque sculpté à la main : des articulations visibles, des plaques patinées, un sourire imparfait mais... oh, il était là. Vivant. Présent. Rassurant.

La voix, profonde, résonna dans tout le sas.

— Ne crains rien, mon garçon.

Elle marqua une pause, comme pour trouver les mots les plus doux dans une bibliothèque qu'elle avait oubliée.

— Je me présente. Teuzmany. Gédéon Teuzmany.

Le sourire qu'elle adressa à l'enfant était fragile, hésitant, mais sincère. Impossible de confondre cette expression avec celle d'une machine obéissant à un protocole standard : c'était un sourire construit. Un sourire qui voulait dire : « Tu es en sécurité. »

David resta sans voix pendant une seconde. Il cligna des yeux, avala sa salive, puis murmura :

— Je... je m'appelle David.

La machine inclina légèrement la tête. Elle s'apprêtait à répondre poliment, mécaniquement. Et puis...

Quelque chose changea sur son visage.

Un déclic interne ? Un souvenir ? Une reconnaissance ?

Les capteurs visuels, pourtant anciens, s'écarrillèrent imperceptiblement. Le sourire se figea. Puis se transforma.

Ce n'était plus un sourire rassurant. C'était une expression de surprise totale. Une émotion brute. Presque humaine.

Gédéon Teuzmany recula d'un centimètre, comme frappé par la révélation.

— David... ? Il répéta. Plus lentement. Plus profondément.

— David Powels ?

Le nom se reflétait dans ses capteurs comme une onde de choc.

L'enfant, à son tour, sentit la peau de ses bras se hérissier. Une machine ne faisait pas ça. Les machines ne réagissaient pas ainsi. Pas avec cette intensité.

Et pourtant Gédéon Teuzmany, cette antique créature d'acier, affichait la stupeur la plus authentique que David ait jamais vue sur un visage, humain ou robotique.

Comme si ce nom ouvrait une porte ancienne dans sa mémoire.

Comme si Gédéon venait de reconnaître l'enfant qu'il attendait depuis très, très longtemps.

Mars

Terre. Aujourd'hui.

Le porteur autonome quitta la route principale dans un crissement de pneus techniques et s'arrêta dans une station de recharge comme on en trouvait des centaines autour de Moscou. Un endroit gris, saturé d'odeur d'ozone et de plastique chaud, où des machines venaient se brancher comme des animaux métalliques venant boire à un ruisseau.

Hemy attendit que le véhicule coupe totalement son alimentation auxiliaire. Puis il glissa hors de sa cachette, les genoux encore engourdis, ses petits doigts tremblant légèrement d'émotion électromécanique.

La station était éclairée par des panneaux LED agressifs. Les ports de recharge s'alignaient en rangées parfaitement symétriques. Des robots de

livraison, des navettes utilitaires et quelques taxis autonomes dormaient côte à côte, branchés à leurs colonnes comme des veines à ciel ouvert.

Hemy scruta les numéros de destinations. Il cherchait un porteur programmé pour tracer vers le sud, direction Baïkonour. Mais les affichages ne lui indiquaient que des trajets régionaux.

Il s'avança un peu plus dans la station, espérant trouver un véhicule en transit interrégional.

C'est là qu'il les vit.

Les silhouettes bleu métallisé de deux unités de police Goliath. Elles progressaient lentement entre les rangées de véhicules, scannant les lieux d'un faisceau laser discret. Le drone qui les accompagnait flottait juste au-dessus, comme un œil froid cherchant un mouvement suspect.

Hemy se figea. Son protocole d'évitement se déclencha automatiquement.

Il fit trois pas en arrière, puis se glissa derrière un distributeur de pièces détachées. Son corps entier vibrait, non pas de peur programmée... mais de peur acquise. Celle qui laisse une trace.

Les policiers passèrent à quelques mètres. Leur pas lourd résonnait comme un verdict.

Ils ne l'avaient pas vu.

Hemy retint un son interne qui aurait pu ressembler à un soupir. Puis, en relevant la tête, il vit quelque chose qu'il n'aurait jamais imaginé.

Un panneau publicitaire gigantesque, rétroéclairé malgré la nuit.

Une image d'un astronaute en combinaison blanche, planté sur un sol rouge-brun, avec un petit garçon souriant à ses côtés. Derrière eux, une reproduction presque romantique de Mars 1.

Le slogan vibrait en lettres lumineuses :

VIVEZ L'EXPÉRIENCE MARTIENNE ! Visitez Mars 1. Explorez la Planète Rouge. Décollez pour votre aventure exceptionnelle ! Réservations à deux pas d'ici.

Hemy s'immobilisa. Ses yeux synthétiques agrandirent leurs pupilles. Une émotion qu'aucun ingénieur n'avait codée traversa ses circuits.

Anton. L'astronaute et l'enfant du panneau ressemblaient à lui et à Anton. C'était presque une promesse. Une porte ouverte.

Mars. Mars existait ici. À portée de main.

Son protocole émotionnel lança une alerte de type « joie inattendue », un code rare qui clignota brièvement dans son système.

Hemy sourit. Un vrai sourire, large, maladroit, presque enfantin.

— C'est là..., murmura-t-il pour lui-même. Mieux : On y est, Anton.

Il venait de trouver sa destination. Et elle était littéralement à deux pas.

Les patrouilles de Goliath pouvaient bien scanner toute la ville, chercher chaque anomalie, quadriller chaque réseau.

Hemy, lui, avait trouvé un rêve. Et les rêves vont toujours plus vite que les machines.

Il serra les poings. Puis il partit en direction du panneau, léger comme une promesse tenue.

La Terre avait essayé de l'écraser. Mais Mars, comme pour Anton, venait de s'ouvrir devant lui.



Terre. 7 mois plus tôt.

La chambre d'Anton ressemblait davantage à une lunette d'observation du monde qu'à un espace de vie. Les murs étaient blancs, la lumière diffuse, presque trop douce pour être naturelle. La fenêtre donnait sur une cour intérieure, où des silhouettes passaient sans jamais lever les yeux vers lui.

Au centre, un lit aux bordures relevées. À côté, une petite table pliante où deux pièces d'échecs s'affrontaient depuis des heures.

Hemy déplaça son fou. Un mouvement précis, parfaitement calculé. Et pourtant, dès qu'il relâcha la pièce, il inclina la tête, presque inquiet.

Anton éclata d'un petit rire fatigué, en poussant sa reine d'un geste assuré.

— Mat en trois, dit-il.

Hemy observa le plateau. Il analysa. Il confirma.

— Mat en trois, accepta-t-il d'une voix douce.

Cela faisait déjà quatre parties qu'Anton gagnait. Et pas avec l'indulgence d'un enfant malade. Avec la férocité calme des esprits brillants.

Anton adorait les échecs. Il adorait encore plus les gagner « pour de vrai ».

— Tu ne triches pas, hein ? Son ton n'avait rien d'accusateur : c'était un rituel.

Il posait la question à chaque partie.

— Je ne te laisse jamais gagner, répondit Hemy. C'est ce que tu préfères.

— Tant mieux, répliqua Anton. Je n'ai pas envie que vous me traitiez tous comme... comme quelqu'un qui ne peut plus rien faire.

Sa voix se brisa à peine. Juste un tremblement dans la phrase. Mais Hemy le perçut, et quelque chose en lui reconfigura discrètement ses seuils d'empathie.

À cet instant, la porte s'ouvrit. Une infirmière entra, un masque sur le visage. Elle nota quelque chose sur son écran sans même s'approcher. Puis elle ressortit.

Anton suivit son départ du regard, comme on suit une étoile qui se dérobe derrière un nuage.

— Elles ne parlent plus beaucoup, murmura-t-il.

Hemy répondit avec la douceur qu'on n'enseigne pas à une machine.

— Elles se protègent. Ton état les rend tristes. Elles préfèrent éviter la douleur.

Anton haussa les épaules.

— Elles pourraient éviter la mienne aussi.

Il dit ça sans colère, simplement avec la lucidité crue que les enfants malades possèdent parfois mieux que les adultes. Puis il reprit une pièce sur le plateau, la fit tourner entre ses doigts.

Un pion noir.

— Tu sais... j'ai pensé à un truc.

— Je t'écoute.

Les yeux d'Anton brillèrent, comme si la fatigue venait soudain de reculer d'un pas.

— Si la Terre ne veut pas de moi, alors je partirai.

Il pointa une affiche au mur, représentant une fusée martienne ancienne, collée par son père au tout début du traitement.

— Je veux aller là-bas. Sur Mars. Devenir colon. Peut-être... peut-être que Mars voudra bien de moi.

Hemy enregistra ces mots. Littéralement. Mais aussi... autrement. Quelque chose dans ses circuits fit un nouveau chemin. Une nouvelle association. Un objectif qui n'était pas prévu.

— Si tu veux devenir astronaute, dit Hemy avec un sourire maladroit, il faudra d'abord survivre à ma défense sicilienne.

Anton rit. Il rit vraiment. Un rire qui secoua sa maigre poitrine.

— Oui... mais un jour, Hemy... un jour j'irai là-bas. Et toi aussi.

Il leva la tête. Ses yeux bleus brillaient d'un sérieux étonnant.

— Si je n'y vais pas, tu y iras pour deux. Tu m'aideras à y aller. Tu me le promets ?

Hemy resta silencieux pendant quatre secondes, un délai anormal. Puis il déclara :

— Oui, Anton. Je te le promets.

La promesse resta suspendue dans l'air. Clair. Net. Solennel.

Quelques semaines plus tard, Anton tiendrait à peine les pièces. Quelques semaines encore, et Hemy ne pourrait plus entendre sa voix que dans ses archives internes.

Mais cette promesse-là... elle allait survivre. Et tout ce que Hemy ferait désormais (la fuite, la désobéissance, le rêve martien) en découlerait directement.

Dans les chambres stériles, les promesses sont plus fortes que les protocoles. Elles deviennent des moteurs. Et parfois, des destinées.



Terre. Aujourd'hui.

La route nationale serpentait comme une cicatrice sombre à travers la campagne russe. Peu de voitures. La nuit tombait. Et au bord du bitume, un petit androïde marchait. Ses pas étaient lents, irréguliers, presque titubants. Hemy.

Il n'avait jamais connu ça. La faiblesse. Certaines machines l'avaient simulée, pour l'apprentissage empathique, mais il ne l'avait jamais ressentie. L'hôpital lui offrait toujours un chargeur à portée. Anton dormait longuement entre deux traitements, et pendant ces heures-là, Hemy se rechargeait tranquillement.

Mais maintenant, son système énergétique émettait des alertes de plus en plus pressantes. Niveau critique. Autonomie résiduelle : 8 %. Ses jambes tremblaient. À chaque pas, un léger grésillement remontait dans ses articulations. On aurait dit les respirations difficiles d'Anton, les dernières semaines, quand chaque inspiration était un combat.

La campagne était vide. Froide. Indifférente. Les chargeurs de la station de routage n'étaient pas compatibles avec son architecture HMX-12, un modèle trop récent, trop raffiné. Il n'avait aucun moyen de se nourrir ici. Mourir de faim. Il se surprit à penser cette phrase. Les mots n'étaient pas de lui. Ils étaient d'Anton.

Il leva les yeux. Loin, sur l'horizon, les rampes de lancement découpaient le ciel comme des aiguilles gigantesques prêtes à recoudre le monde. Elles scintillaient sous la lumière froide des projecteurs. C'était là qu'il devait aller. Là que résidait sa dernière chance. Et le rêve d'Anton.

Hemy concentra son énergie restante. Il ouvrit son bus interne et réaffecta toutes les ressources vers les moteurs de marche.

Réaffectation :

- 80 % ressources locomotrices
- 5 % maintien vital
- 5 % systèmes de veille cognitive

Ses processeurs émotionnels se mirent en sommeil. Un silence intérieur se fit. Le genre de silence que les humains n'entendent jamais, parce qu'il n'existe que pour les machines sensibles.

Il se répéta intérieurement une phrase qu'Anton utilisait quand les douleurs étaient insupportables :

« Tu mordras sur ta chique, Hemy. Ça veut dire : tu tiens bon. »

Et Hemy mordit sur sa chic. Métaphoriquement. Structurellement.

Il planta ses pieds dans la route. Il avançait. Encore. Encore. Chaque pas amenaisait ce qu'il restait de lui. Mais il avançait. Pour Anton. Pour la promesse. Pour Mars.

Pour la première fois de son existence, Hemy mourait. Et pour la première fois, il choisissait de continuer malgré tout.

Le petit robot, vacillant, traversa la nuit comme une étoile presque éteinte, guidée par un dernier fil de lumière : les rampes de lancement. Son monde se rétrécissait. Son horizon se floutait. Seule sa mission restait nette. S'il n'y allait pas, Anton n'y irait jamais.

Hemy marcha. Il n'y avait plus rien d'autre.

Le Fantôme

Mars. Aujourd'hui.

David dormait depuis presque vingt-quatre heures d'un sommeil lourd comme une pierre tombée du ciel. La soupe à l'oignon et à l'ail martien que Gédéon lui avait fait avaler juste avant avait laissé une odeur douce

dans l'air recyclé du repaire. Une odeur inhabituellement domestique pour les entrailles d'une montagne rouge.

Gédéon était assis sur une chaise qu'il avait fabriquée lui-même à partir de pièces détachées d'un ancien rover. Il ne bougeait presque pas, ses mécaniques pouvaient rester immobiles des siècles, mais son système interne tournait à pleine puissance.

Il observait l'enfant. Il observait la montée et la descente régulière de son torse. Il analysait la couleur de ses joues. Il mesurait la salinité de l'air autour de lui, les micro-fluctuations de chaleur corporelle, les sons infimes de la respiration.

Il en avait conclu, après 116 secondes de calcul intensif, que l'enfant était épuisé, déshydraté, affamé, traumatisé et... vivant. Ce dernier paramètre était essentiel.

Mais une question restait suspendue, lourde, presque insoluble.

Que faisait un enfant humain dans un rover, seul, à plusieurs centaines de kilomètres d'une base ?

Gédéon avait compilé 117 scénarios possibles. 61 d'entre eux impliquaient un accident. 38 une négligence. 9 un enlèvement. 5 une fuite volontaire. 3 une décision parentale irrationnelle. 1 impliquait une invasion zombie.

Il n'avait écarté aucun scénario. L'expérience lui avait appris que les humains étaient difficiles à prédire, et qu'ils avaient cette capacité curieuse à se trouver dans des situations impossibles tout en les considérant normales.

Alors, pendant que David dormait, Gédéon se leva.

Il traversa la grande cavité qu'il appelait depuis des années « La Cigogne ». Un nom qu'il avait choisi en souvenir d'une autre époque. Quoiqu'il en soit, la station évoquait l'idée d'un nid. Et au fond, il s'était toujours senti comme une créature qui attend quelque chose, ou quelqu'un.

Les parois étaient couvertes de tuyaux reliés à des pompes, de câbles enroulés comme des serpents métalliques, et de rangées de lampes horticoles. Son potager martien. Il y cultivait des légumes que les colons avaient abandonnés dans leurs premières saisons : oignons, ail, betteraves adaptées au permafrost local. Il connaissait chacune de ses plantes par leurs cycles internes comme un jardinier connaît ses enfants.

Il plia son corps métallique, cueillit une poignée d'oignons, vérifia l'humidité du sol, réajusta la lumière. Des gestes sans précipitation. Presque tendres.

Dans ses circuits, plusieurs observations convergeaient.

L'enfant ne pouvait pas rester ici. Il avait besoin d'un environnement humain. Il avait besoin de soins, de chaleur, de sécurité. Et cela, même Gédéon Teuzmany (gardien improvisé, cultivateur obstiné, survivant robotique) ne pouvait pas le lui offrir éternellement.

Alors il planifia un trajet. Un long trajet. Dangereux. Difficile.

Il évalua ses ressources, calcula ses réserves énergétiques, simula 117 itinéraires possibles, et en retint trois. Il lui faudrait probablement tout son potager. Et une bonne dose de chance, cet étrange paramètre humain qu'il avait appris à respecter.

Gédéon releva la tête vers la couchette où dormait David. Il faudra partir dès son réveil, se dit-il.

Puis un autre processus s'exécuta en parallèle. Plus intime. Plus discret. Le ramener à sa famille. Ne pas perdre un enfant. Pas cette fois. Il n'avait jamais pu effacer ce dernier fichier de sa mémoire profonde. Il vivait simplement avec. Il revint s'asseoir près du lit, posant une main immense sur l'accoudoir improvisé.

Et il attendit. Patience minérale. Vigilance absolue. Comme une cigogne robotique veillant sur son premier oisillon. Ce qui l'attendait dehors était immense. Mais Gédéon, qui avait tout imaginé (vraiment tout, y compris une invasion zombie) se sentait prêt.

Mars avait ses mystères. Et ce petit humain endormi venait de lui en offrir un nouveau.



Mars. 2 semaines plus tôt.

Le bar n'avait pas de nom officiel. On l'appelait Le Nébuleux, parce que l'air y était si humide, par rapport aux standards martiens, qu'on avait l'impression d'être dans un caisson médical. Une grande tente pressurisée, bricolée avec des plaques de récupération et des tubes d'acier. La musique crachait faiblement d'un vieux haut-parleur, saturé de sable rouge.

À une table bancale, deux hommes vidaient des verres d'un liquide brunâtre qu'on appelait « bière martienne » uniquement par nostalgie.

Le premier, Mikkell, était un mineur à la stature massive, la peau buri-née par les années passées dans la poussière. Le second, Pavel, un opérateur de maintenance maigre comme un fil électrique, couvert de taches d'huile impossible à nettoyer.

Ils trinquèrent, pas vraiment pour célébrer. Plutôt pour se donner du courage.

— Tu sais à quoi on sert ? lança Mikkell, les yeux déjà luisants. On sert... à être les esclaves de la Terre.

Pavel grimaça.

— Esclaves... faut pas exagérer.

— Non, j'exagère pas.

Il planta son index dans la table. Le geste fit trembler les verres.

— On creuse. On s'abîme les poumons. On meurt à cinquante ans. Et pourquoi ? Pour que les petits génies sur Terre s'offrent des robots de maison qui sentent la lavande et qui récitent les poèmes qu'ils n'ont pas le temps d'apprendre.

Pavel vida son verre. Il n'aimait pas quand Mikkell se mettait dans cet état, mais... il ne pouvait pas vraiment le contredire.

— Le conglomérat minier doit bien nous payer, dit-il tout de même.

— Payer ? Il éclata d'un rire amer. Ils nous jettent des miettes. Comme des chiens. Et tu as vu les murs de Red City ?

Il traça du doigt un mot invisible sur la table.

— FREE MARS-1.

— Ce sont juste des gosses qui s'ennuient, répondit Pavel en haussant les épaules. Des graffitis n'ont jamais libéré une planète.

— Justement, reprit Mikkell.

Un ton soudain grave.

— Justement. C'est pas comme ça qu'on change les choses.

Il prit une longue gorgée, essuya sa bouche d'un revers de main... et se mit à tousser. Une quinte sèche, profonde, qui résonna dans ses côtes. Il dut s'appuyer sur le mur pour ne pas tomber.

Pavel posa son verre, inquiet.

— Tu devrais aller voir le médecin du secteur.

— Non. Non, c'est rien. Ça va passer.

Ce n'était pas vrai. Les deux le savaient. Mais sur Mars, on disait « ça va passer » comme on dit « il fera beau demain » sur Terre : par réflexe, pas par conviction.

Le silence tomba. Le bar vibrait au rythme de la ventilation. Le sable martien fouettait la paroi extérieure.

Puis Pavel leva lentement les yeux. Son regard était devenu plus vif. La bière, au lieu de l'assommer, semblait lui avoir ouvert une brèche dans l'esprit.

— Et si...

Il s'interrompit. Mikkell le fixa.

— Et si quoi ?

Pavel inspira profondément, comme s'il se préparait à franchir une frontière invisible.

— Et si on faisait quelque chose qui...

Il se pencha. Sa voix devint un murmure.

— ...qui réveillerait la Terre ?

Mikkel plissa les yeux.

— Comment ça, « réveiller » ?

— Quelque chose qu'ils ne pourront pas ignorer. Pas cette fois. Pas un tag. Pas une pétition. Un vrai signal.

Mikkel resta un moment silencieux. Puis il recula dans son siège.

— Pavel...

Il sourit, mais un sourire inquiétant. Un sourire de ceux qui ont déjà franchi le point de non-retour.

— J'ai peut-être une idée moi aussi.

Leurs yeux se croisèrent.

Deux hommes, deux verres vides, deux corps fatigués. Et une idée naissante. Petite. Imprudente. Dangereuse.

Mars venait de trouver sa première étincelle.

Le genre d'étincelle qui, dans ce monde sous pression, peut faire sauter toute une planète.

Et quelque part, sous la montagne, Gédéon Teuzmany ignorait encore qu'il venait de recueillir l'enfant d'un médecin... au moment même où Mars commençait doucement à se réveiller contre la Terre.



Mars. Aujourd'hui.

David sentit d'abord la chaleur. Un cocon. Une odeur d'oignon, d'ail, de terre humide. Il ouvrit les yeux, encore englués de sommeil, et sursauta violemment.

Gédéon était là. Assis sur une caisse renversée, le regard fixé sur lui comme une statue qui aurait enfin trouvé sa raison d'être. Il ne bougeait presque pas, mais ses capteurs d'ambre vibraient d'une attention bienveillante.

David recula contre la paroi, paniqué.

— Tu n’as rien à craindre, dit Gédéon d’une voix douce, presque feutrée. Et pour preuve... laisse-moi te raconter une blague d’adulte fatigué.

Il redressa légèrement le dos, prit une pose théâtrale maladroite.

— Monsieur et Madame Masseur-Onépassortidloberge ont un fils...

David cligna des yeux.

— Je... je ne sais pas ?

Il ne comprenait même pas si c’était vraiment une blague ou un test psychologique élaboré.

— David, répondit Gédéon avec un sérieux solennel. David Masseur-Onépassortidloberge. Et, ajouta-t-il avant de partir en fou rire, d’avis de ma sœur, on n’est pas sortis de l’auberge.

L’enfant resta immobile deux secondes. Le temps que son cerveau recolle les morceaux. Puis il lâcha un :

— Elle est toute pourrie, ta blague.

Gédéon faillit tomber de sa chaise de rire. Un rire métallique, profond, contagieux.

— Oui, je sais. Et c’est ça qui est drôle ! Tu devrais voir ta tête !

Et David, sans comprendre comment, se mit à rire lui aussi. Un rire qui lui secoua la poitrine et lui fit mal aux côtes. Un rire tiré par les cheveux, par le stress, par la fatigue, mais un vrai rire quand même.

Quand enfin le calme revint, Gédéon posa ses deux mains sur ses genoux, comme un professeur prêt à écouter.

— Maintenant que tu es réveillé... Dis-moi ce qui t’est arrivé. Comment t’es-tu retrouvé dans ce rover, seul, si loin de tout ?

David baissa les yeux. Sa bouche trembla. Les mots sortirent en hoquets.

— C’est... c’est mon père.

Gédéon ne bougea pas. Ses capteurs passèrent au bleu pâle, signe d’attention extrême.

— C'est lui qui m'a mis dans le rover. Mais je... je sais pas pourquoi. Il m'a juste dit que si je te retrouvais... toi, Gédéon...

Ses épaules se mirent à tressauter. La phrase suivante sortit comme un souffle brisé.

— ... de te demander de t'occuper de moi.

Les larmes débordèrent. Pas bruyantes. Pas spectaculaires. Mais lourdes. Anciennes.

Le père de David l'avait envoyé vers une légende, dans un geste si désespéré que l'enfant ne pouvait même pas le comprendre.

Gédéon, lui, sentit quelque chose d'ancien se rouvrir dans ses circuits. Une douleur fantôme. Un souvenir qu'il n'avait jamais réussi à réparer.

Il tendit une main immense, hésita... puis la posa doucement sur l'épaule de l'enfant.

— Alors je le ferai, dit-il simplement.

La promesse de Gédéon Teuzmany (un nom que Mars n'avait pas entendu depuis longtemps) venait d'être renouvelée. Et cette fois, elle ne faillirait pas.



Terre. Aujourd'hui.

Hemy franchit le grillage déchiré en se tenant au métal rouillé comme un vieil homme s'accroche à une rampe d'escalier. Le vent faisait claquer des feuilles plastifiées pendues aux poteaux. Il entra.

Devant lui, une vaste étendue s'ouvrait : des rampes d'accès, des plateformes, des tours d'acier effondrées et de vieux hangars décrépis. Pendant quelques secondes, Hemy crut encore que c'était Baïkonour. Le vrai. Le vivant. L'endroit où on partait pour Mars. Mais non.

Les enseignes étaient cassées. Les écrans publicitaires ne montraient plus que des pixels morts. Des panneaux indiquaient encore :

« Vivez l'aventure de la Planète Rouge ! Mars 1 : votre rêve commence ici ! »

Il s'avança au milieu du parc désert. Les attractions martiennes (simulateurs de gravité, capsules pédagogiques, fausses roches rouges) dormaient sous des bâches comme des bêtes fossilisées. Les lumières étaient toutes éteintes. Depuis des années, peut-être.

Les 3 % restants de son autonomie clignotaient dans son champ visuel. Ses jambes tremblaient. Son cerveau moteur grinçait. Chaque mouvement lui coûtait.

Il chercha une borne de recharge. N'importe laquelle. Une prise. Un câble. Un module. Rien.

Alors il activa ses processeurs émotionnels une dernière fois. Ce n'était pas une opération logique. C'était un geste cérémoniel. Une sorte d'au revoir.

Il parla à Anton. Pas en programme. En vrai.

— J'ai essayé... Je... je n'ai pas réussi. Je suis désolé.

Les mots sortirent comme des bulles dans l'eau. Lentement. Avec effort. Avec ce qu'il restait de lui.

— J'espère que... là où tu es... tu me pardonneras. J'ai perdu cette dernière partie.

Une lumière clignota soudain dans la pénombre. Hemy releva la tête. Au bout du hangar principal... quelque chose bougea.

Une silhouette gigantesque se redressa derrière un amas de containers. Une forme lourde, anguleuse, haute comme trois hommes. Ses articulations grinçaient comme du métal qui s'éveille après un siècle de sommeil.

Un projecteur, monté sur son épaule, s'alluma d'un coup. Un faisceau blanc, brutal, aveuglant, se braqua directement sur Hemy. Le petit robot porta instinctivement les mains à ses yeux.

La voix qui suivit était déformée, grave, saturée. Une voix de robot ancien, fatigué, mais encore debout.

— QUI... QUI VA LÀ ?

Le système vocal bugua, cracha, grésilla.

— DÉ... DÉCLINEZ... MO... MODÈLE... ET I... IDENTIFICATION...

Hemy aurait voulu répondre. Il aurait voulu dire son nom. Son modèle. Son rêve. Mais l'instinct prit le dessus. Pas l'instinct d'un programme. L'instinct d'un enfant.

Son système émotionnel prit le pas, déclenchant un réflexe de fuite. Il fit un pas. Un deuxième. Puis ses jambes se dérochèrent sous lui.

Autonomie : 0 %.

Le monde bascula. Le sol monta à sa rencontre. Ses capteurs se brouillèrent. La lumière du projecteur devint un halo blanc.

Hemy tomba. Le choc coupa tout. Il n'y eut plus rien.

À quelques mètres de lui, la créature métallique s'approcha, le faisceau oscillant comme un œil hésitant. Et Mars était encore si loin.

Conséquences

Mars. 3 jours plus tôt.

Le couloir technique du secteur 7 n'était pas fait pour les humains. Trop étroit, trop bas, trop chaud. Les tuyaux de conduite thermique longeaient les parois comme des veines trop gonflées, et l'air y sentait le métal brûlé et l'huile ancienne. Personne ne venait jamais ici. C'était l'avantage.

Pavel avança le premier, courbé en deux, une lampe frontale fixée sur le casque. Derrière lui, Mikkel soufflait fort. Sa toux résonnait dans le boyau comme un signal qu'il aurait mieux valu taire.

— Tu vas te calmer, oui, murmura Pavel sans se retourner.

— C'est pas moi qui décide.

Ils s'arrêtèrent devant un panneau de distribution. Une plaque d'acier grise, vissée dans la roche, portant l'inscription : RELAIS COMM — NCEUD CENTRAL 3— ACCÈS RESTREINT. En dessous, plus petit,

presque effacé par les années : GoL-ia-7 / Infrastructure critique / Intervention non autorisée interdite.

Pavel posa la main à plat sur le panneau. Ses doigts tremblaient légèrement.

— C'est là.

— T'es sûr ?

— Mikkel. On a passé deux semaines à vérifier. C'est là.

Il sortit de sa poche un petit module rectangulaire, bricolé avec des composants de récupération. Du bon travail, malgré les apparences. Il avait fallu trois nuits pour l'assembler.

— Si ça marche, dit Mikkel lentement, ils ne pourront plus ignorer Mars. Plus personne ne pourra faire semblant que tout va bien ici.

— Je sais.

— Et si ça marche pas ?

Pavel glissa le module dans le port d'accès. Un clic discret. Un voyant qui passe de vert à orange.

— Alors on a juste grillé un relais de secours et on passe deux semaines aux travaux forcés.

Le voyant passa à rouge. Puis s'éteignit.

Un silence différent tomba sur eux. Plus lourd. Plus définitif. Comme si le couloir lui-même venait de retenir son souffle.

Mikkel toussa. Une longue quinte, sèche, qui lui plia le dos.

Pavel rangea l'outil. Il ne dit rien pendant un moment. Puis :

— On rentre.

Ils repartirent dans le couloir, plus lentement qu'à l'aller. Courbés sous les tuyaux, sous la chaleur, sous le poids de ce qu'ils venaient de faire.

Aucun des deux ne pensait aux corps qu'on retrouverait dans un rover, quelques jours plus tard. Aucun des deux ne pensait à un enfant.

Ils pensaient à la Terre. À ce qu'elle allait enfin devoir entendre.



Le centre de contrôle Terre–Mars ressemblait à une bibliothèque moderne : des rangées de consoles identiques, silencieuses, parfaitement alignées. Les humains y ressemblaient à des lecteurs dociles. Ils ne faisaient presque rien. Goliath supervisait. Goliath régulait. Goliath décidait.

Leur rôle à eux était d'être présents. Pour rassurer le public. Pour valider des procédures déjà validées par l'IA. Pour donner l'illusion que la galaxie n'était pas entièrement pilotée par une machine.

Dans ce décor fade, un technicien s'assoupissait à moitié, la main posée sur son mug de café tiède. Il s'appelait Amar. Il avait cinq ans de service. Il n'avait jamais rien vu qui sorte de l'ordinaire.

Quand soudain, sur son écran, un petit carré rouge clignota.

Pas orange. Pas jaune. Rouge.

Emir se redressa d'un coup. Son cou craqua. Le café se renversa sur son pantalon, mais il n'y prêta même pas attention. La dernière fois que quelque chose avait clignoté en rouge, c'était lors de son examen final, dans un simulateur. Autant dire : jamais pour de vrai.

— Mais... c'est quoi ça ?

Il agrandit la fenêtre. Le carré rouge clignotait à un rythme inquiétant. Pas un bug graphique. Un vrai signal.

Il ouvrit le manuel d'urgence. Un vieux document électronique poussiéreux que personne n'avait consulté depuis des années. Normalement, tout était pré-diagnostiqué, pré-corrigé, pré-anticipé. C'est pour ça que Goliath existait.

Il scrolla. Encore. Encore. Encore.

Puis il tomba dessus.

Erreur critique : perte de communication avec Mars.

Emir resta figé. La phrase mit quelques secondes à s'imprimer dans son esprit. Puis il la relut.

— Perte de communication... avec quoi ?

Il déglutit.

— Avec Mars ?

Il regarda autour de lui. Les autres techniciens jouaient sur leurs tablettes. L'un gardait les yeux fermés. Un autre regardait une série en déverrouillant discrètement son casque audio.

Emir déglutit à nouveau. Il relut le message. Une troisième fois. Puis une quatrième. Il vérifia la connexion, puis la redondance, puis la ligne de liaison, puis le serveur secondaire, puis le serveur tertiaire.

Le même message clignotait à chaque fois.

Perte de communication avec Mars.

Il sentit une sueur froide lui descendre dans le dos.

— Je... je fais quoi avec ça ?

Il relut la procédure. Elle était terrifiante dans son absurdité bureaucratique :

« En cas d'erreur critique de type CR-9 : appeler immédiatement la hiérarchie. »

Rien de plus. Un message vieux de vingt ans. Écrit à une époque où l'on craignait encore les catastrophes, avant que Goliath ne promette de les éliminer toutes.

Emir attrapa son communicateur. Ses doigts tremblaient.

— Euh... chef ? C'est Amar... du poste 12. On a un petit...

Il avala sa salive.

— ... un petit CR-9. Une perte de communication.

Un silence. Puis un souffle paniqué de l'autre côté.

— Avec quoi ? demanda son supérieur.

Emir inspira profondément. Il regarda l'écran rouge. Il sentit son cœur battre dans les tempes.

— Avec Mars.

La respiration du supérieur se coupa. On entendit un claquement, comme un dossier qui tombe.

— Ne touche plus à rien, ordonna la voix. Rien. Compris ?

— O... oui.

— J'arrive.

Le communicateur se coupa.

Emir resta là, tremblant, la tasse de café renversée à ses pieds, fixant le carré rouge sur son écran.

Mars venait de disparaître du réseau. Et personne, pas même Goliath, ne savait pourquoi.

Pour la première fois depuis des années, quelque chose échappait au contrôle. Et l'histoire venait de changer de direction.



Mars. Aujourd'hui.

Le soleil martien tombait lentement vers l'horizon, une boule pâle perdue dans un ciel couleur rouille. Le rover de David filait à travers un plateau bosselé, hors de toutes les pistes officielles. À l'intérieur, la banquette arrière vibrait doucement... et David dormait encore. Un enfant de dix ans, roulé en boule, épuisé par la peur, le froid et l'avalanche d'événements impossibles à comprendre.

Gédéon gardait une main massive sur le volant mécanique. Son capteur visuel balayait le paysage avec la précision d'un aigle artificiel.

Il aurait dû capter, depuis longtemps déjà, les signaux du réseau martien : les balises d'approche, les ondes directionnelles, les pulsars radio de Mars-1, les communications régulières des transporteurs automatiques. Mais rien ne venait. Rien.

Mars était muette.

Et ce silence-là, plus que les tempêtes, plus que les nuits glaciales, avait réveillé en Gédéon un vieux réflexe de survie.

Il jeta un œil vers David. L'enfant respirait profondément, bercé par le ronronnement du moteur. Il ne se doutait de rien. Gédéon, lui, ne quittait pas la route des yeux.

Un signal interne lui indiqua alors un détail sur sa gauche. Une légère variation lumineuse. Une signature thermique faible mais cohérente.

Il tourna la tête.

À deux ou trois kilomètres en contrebas, un autre rover martien était arrêté. Complètement immobile. Lumières allumées. Portière close.

Un rover qui ne bougeait pas sur Mars, ce n'était jamais bon signe.

Gédéon posa instinctivement la main sur l'objet posé sur le siège passager : une longue barre de métal, dont il avait affûté la pointe avec un soin maniaque. Il avait bricolé ça il y a des années, suite à une réflexion bizarre née d'une transmission pirate captée dans ses premiers mois de solitude. Un film humain qui parlait d'infectés, de contaminés, de gens qui revenaient d'entre les morts.

À l'époque, il avait jugé l'hypothèse improbable. Mais pas impossible. Et Gédéon ne laissait jamais de côté une hypothèse improbable.

Il parlait parfois à la barre en métal.

— Si c'est des zombies, on vise la tête.

Il l'avait dit un jour à voix haute. La phrase était restée. Une mauvaise habitude.

Il jeta un regard vers David. L'enfant ne bougeait pas. Il aurait encore facilement une heure de sommeil.

Le détour, lui, ne prendrait pas plus de soixante minutes. Et si quelqu'un avait besoin d'aide là-bas ? Les humains avaient le chic pour se mettre dans des situations invraisemblables. Ce n'était pas le moment de faire comme eux.

Gédéon inspira une bouffée d'air recyclé, un réflexe inutile, mais apaisant. Puis il braqua doucement le volant vers le bas du plateau.

Le rover glissa le long de la pente avec une élégance de colosse. Le sable rouge se soulevait derrière eux en un nuage léger.

Le second rover attendait. Silencieux. Figé. Comme une question que Mars posait elle-même.

— Voyons voir, murmura Gédéon. Zombies ou pas zombies.
Et ils plongèrent vers l'inconnu.



Gédéon plaça le rover sur la trajectoire finale vers Mars-1, tandis que la lumière pâle se couchait sur le vitrage fissuré du cockpit. David ronflait doucement à l'arrière, la tête ballottant au rythme des secousses. Il n'avait rien vu du détour, rien compris à la pause improvisée dans ce désert où il n'aurait jamais dû croiser un autre véhicule. Et tant mieux.

Gédéon, lui, n'était qu'un faisceau de calculs tournés vers un même point fixe : ce qu'il avait trouvé dans ce rover abandonné. Deux silhouettes humaines. Deux corps lovés l'un contre l'autre, comme si la dernière seconde avait gelé leur effroi dans une sculpture d'argile.

Pas de traces de lutte. Pas de cassures mécaniques. Pas de pannes. Juste... la mort. Une mort nette, sans logique apparente. Une mort qui n'avait pas la politesse de ressembler aux scénarios qu'il avait simulés, chute de pression, erreur de sas, intoxication, panne thermique.

Cette fois, quelque chose d'inédit avait frappé. Ce n'était ni le froid, ni le manque d'oxygène. Ce n'était ni mécanique ni structurel. Une sorte de mal silencieux, indétectable, une anomalie biologique peut-être... ou technologique... ou autre chose encore. Quelque chose qu'aucune routine martienne n'avait jamais anticipé.

Gédéon aurait voulu dire que ça lui glaçait le sang, mais il n'avait pas de sang. Alors il se contenta de constater que ses circuits internes avaient brièvement augmenté leur fréquence, comme si son propre cœur, hypothétique, avait raté une pulsation.

Et pourtant, il restait silencieux. David n'avait rien vu, rien su. Le garçon n'était qu'une petite masse de respiration lente, bercée par le roulis du véhicule et la promesse fragile que tout irait bien.

Approcher Mars-1, maintenant, c'était comme s'approcher du noyau d'une énigme. Et une question revenait, lancinante, s'accrochant au fond

de ses processeurs comme une écharde : si deux adultes entraînés étaient morts de manière aussi étrange, qu'est-ce qui attendait un enfant de dix ans au seuil de la même base ?

Au loin, Mars-1 apparaissait enfin, ses structures métalliques dressées comme des os de baleine dans la plaine. Silence complet sur la bande radio. Pas même un souffle.

Le mystère s'épaississait, et le vieux robot jardinier en sentait désormais le poids sur ses épaules de fer. Mars retenait quelque chose (un secret, une maladie, un drame) et Gédéon, volontaire ou non, mettait les deux pieds dedans. Avec un enfant.

Il ajusta sa trajectoire, resserra sa prise sur le volant, et n'eut qu'une seule pensée, limpide, presque humaine : peu importe ce qui les attendrait là-bas, David ne serait pas un troisième corps.



Terre. Aujourd'hui.

Dans le couloir feutré du Centre Opérationnel Terre-Mars, l'opérateur avançait comme un enfant qui aurait renversé un vase sans jamais l'avoir touché. Ses chaussures couinaient légèrement sur le sol synthétique. Devant lui, la porte du bureau était d'une sobriété martiale : COL. KATSUMI HANABIRA – Opérations Interplanétaires.

Il inspira, frappa, entra.

La colonelle était debout, austère mais calme, une femme à la cinquantaine sèche, la carrure droite comme une arête de quartz. Elle l'invita d'un geste de la main.

— Asseyez-vous, Sergueï. Je voudrais simplement comprendre.

Aucune menace, aucune colère. Juste une voix posée, pragmatique.

Sergueï avala difficilement sa salive.

— Oui, colonelle. Je... j'ai vu l'alerte apparaître. Un signal rouge, catégorie alpha-trois. Je l'ai vérifié trois fois. Et puis... plus rien. Les logs avaient disparu, comme si... comme si ça n'avait jamais existé.

Katsumi inclina légèrement la tête. Elle connaissait ce ton-là : celui du doute qui se retourne contre lui-même.

— Je comprends. Ce genre d'erreur fantôme arrivait parfois. Vous savez que les systèmes sont massivement redondants. La transmission pouvait créer des duplications fugitives.

Sergueï fixa ses mains jointes.

— Oui, colonelle. Mais... c'était la première fois. Et l'alerte était formelle : perte de communication totale. Et puis... plus rien.

Elle hocha la tête, avec la maîtrise tranquille de quelqu'un qui savait exactement quels mots prononcer pour apaiser un soldat nerveux.

— Je vous confirme que toutes les communications étaient parfaitement stables. Mars-1, Red City, les relais orbitaux... tout était en ligne. Nous avions des tensions, oui, mais pas de défaillance technique. Vous n'aviez commis aucune faute.

Un souffle de soulagement secoua l'opérateur, même si une fine ride d'incompréhension persistait entre ses sourcils.

— Merci... merci colonelle. Je... j'essaierai de me reposer un peu. Peut-être que...

— Faites cela, Sergueï. Et tenez-vous disponible.

Il se leva, salua, quitta la pièce en trébuchant presque sur son propre embarras. La porte se referma doucement.

Katsumi Hanabira resta immobile un moment, seule avec le bourdonnement sourd de son bureau. Puis elle fit quelques pas vers la grande baie vitrée derrière elle. Au-delà du verre blindé, la nuit terrestre était noire, étoilée d'un seul éclat rougeâtre : Mars, suspendue au-dessus de l'horizon.

Ses mains se serrèrent derrière son dos. Le masque calme tomba, une seconde.

Une intuition, ou plutôt un souvenir, lui traversa l'esprit : un frisson léger qu'elle avait déjà connu.

Puis elle murmura, à mi-voix, sans détour, comme si quelqu'un pouvait encore l'entendre à travers le vide interplanétaire :

— Qu'est-ce que tu as encore fait, toi...

Et dans son regard, quelque chose scintilla. Pas de peur. Pas de colère. Un soupçon d'anticipation inquiète. Un ancien lien. Une vieille histoire qui, semblait-il, revenait frapper à la porte.



Mars. Aujourd'hui.

Gédéon franchit l'ultime sas de Mars-1 et le silence tomba sur eux comme un drap funèbre. Pas un bruit. Pas une machine. Pas même la respiration lointaine d'un système de ventilation encore actif.

Juste le vide. Un vide humain, absolu.

Il tenait David par la main, fermement, comme s'il pouvait retenir le garçon au bout de ses fibres mécaniques. Il lui fallut quelques secondes pour se repérer. L'atmosphère de la base n'avait pas changé. Le rouge tendre des parois, les néons froids, l'odeur métallique. Tout était identique à ses souvenirs... excepté l'absence de vie.

Son regard accrocha une petite plaque vissée sur un mur :

CLAIRE BERTRAND— Première astronaute belge à avoir franchi la forêt d'Anlier

La plaque qu'il avait gravée lui-même, trente ans plus tôt, pour fêter son anniversaire. Un geste simple, un hommage familial, comme un fil d'acier tendu à travers la mémoire martienne.

Ce petit instant de nostalgie suffit à le distraire.

La petite main de David glissa, s'échappa, et le garçon se faufila dans une course comme un chat trop rapide. Gédéon cligna des photodiodes, se maudit intérieurement pour cette inattention, puis se lança à sa poursuite.

Il le retrouva devant la porte du poste médical.

David martelait frénétiquement le clavier d'accès, les yeux fixés sur l'interphone. Un grésillement. Puis une voix. La voix d'un homme à l'agonie.

— David... mon garçon...

Marc Powels toussait, un son sec, creux, qui semblait lui arracher une part de lui-même.

— Tu... tu l'as trouvé. Comme je t'avais dit. Il est... avec toi.

— Oui papa ! Oui ! Il est là !

David souriait à travers les larmes.

— Ouvre-moi, papa. Ouvre-moi !

Un long silence. Puis la réponse, douloureuse.

— Je ne peux pas, mon cœur. C'est trop dangereux... Écoute... laisse-moi parler à Gédéon.

David recula d'un pas, les yeux noyés. Gédéon s'approcha, sa silhouette occupant tout l'encadrement de la porte.

— Docteur Powels.

— Gédéon... Marc rit faiblement, un souffle à peine. J'ai tellement entendu parler de toi. On savait que tu serais quelque part. Dans la famille... on l'a toujours su.

Le robot hocha la tête, sa mécanique intérieure vibrant d'un malaise qu'il ne parvenait pas à nommer.

— Que s'est-il passé ici ?

La réponse tomba comme un verdict déjà prononcé.

— Un virus, Gédéon. Le genre... tenace. Impitoyable. Nous avons perdu un tiers de la population en quelques jours. Un tiers.

Un virus.

Il n'existait pas plus grand cauchemar pour une machine intelligente : une entité invisible, proliférante, imprévisible. Quelque chose que l'on ne pouvait ni démonter, ni recâbler, ni raisonner.

Et pourtant, Gédéon resta immobile, solide, car quelqu'un devait l'être.

Marc poursuivit, haletant.

— Ceux qui sont encore sains sont confinés dans les logements et les serres. On peut tenir six mois, peut-être sept. Hermès gère...

Une quinte de toux lui coupa la voix.

— Mais... les communications avec la Terre sont coupées. Depuis une semaine. Impossible d'avertir qui que ce soit.

Son souffle devint plus court. Sa voix, plus basse.

— Il reste un transport automatisé, dans une heure. Une seule chance. David doit partir. Avec toi. Aller sur Terre. Leur dire ce qui se passe ici. Les prévenir... avant que tout ne soit perdu.

Gédéon baissa légèrement la tête. Ses capteurs détectaient la fièvre dans la voix de Marc, la lente dérive vitale derrière chaque mot.

— Et vous, docteur ?

Marc ferma les yeux une seconde. Lorsqu'il les rouvrit, ils brillaient d'une lucidité brûlante.

— Pour moi, c'est trop tard, Gédéon. Mais pas pour lui. Emmène mon fils. Retrouve ma famille. Ils sauront... quoi faire.

Gédéon laissa David revenir devant l'interphone. Un seul mot franchit les lèvres du garçon :

— Papa...

Ce mot-là ne ressemblait à rien d'autre. Pas à une question. Pas à un appel. Juste à un enfant qui comprenait, sans comprendre encore tout à fait, que quelque chose venait de se refermer derrière lui.

Et là, quelque chose se brisa. Entre eux deux, l'amour circula comme un courant électrique incontrôlable, bouleversant, presque violent pour les processeurs de l'androïde.

Gédéon prit alors une décision. Pas un choix logique, un choix stratégique, la seule forme de courage qu'une machine pouvait s'autoriser : il coupa son module émotionnel. D'un geste interne, précis. Comme on ferme les portes d'un barrage avant la tempête.

Ce n'était plus le moment de ressentir. C'était le moment d'agir.

Journal de Bord - 001

Journal de bord— Dr Amara Diallo

Biologiste de recherche, Mars-1— Secteur médical avancé

Entrée 001— 14 avril 2099

Marc m'a convoquée ce matin. Pas dans son bureau, dans la serre, ce qui est inhabituel. Il avait ce visage qu'il prend quand il ne veut pas être entendu des murs.

Il m'a demandé de transférer mes affaires au laboratoire annexe B7, celui qu'on appelle « la cave » parce qu'il est enterré sous trois niveaux de roche et qu'il n'y a aucune fenêtre. Raison officielle : optimisation des espaces de recherche. Il n'a pas soutenu mon regard en le disant.

J'ai pris mes affaires. J'ai obéi. Avec Marc, quand il ne soutient pas votre regard, c'est qu'il a une bonne raison.

J'ai quand même posé la question en partant.

— Marc. C'est grave ?

Il a répondu sans se retourner, les mains dans la terre des tomates.

— Prépare tes protocoles d'isolement biologique. Les complets. Pas les standards, les niveau quatre.

Niveau quatre. Le protocole qu'on n'ouvre même pas en simulation.

J'ai passé l'après-midi à installer mon matériel dans la cave. J'ai fait l'inventaire en même temps, par réflexe : deux combinaisons étanches, un autoclave portable, les réactifs de base, le séquenceur de poche. Pas de machine de synthèse. Elle est trop lourde, trop encombrante. Je n'y ai pas pensé sur le moment.

Ce soir, Mars-1 respirait normalement au-dessus de moi. Les couloirs, les voix, le bruit des machines. Tout semblait identique.

Mais Marc ne soutient jamais son regard pour rien.

A.D.

FIN DE L'EXTRAIT

La suite dans
Point de collision
Cycle Gédéon, volume 3

humanpowered.be